

Il était dix heures et mes deux meilleurs amis et moi avons décidé de faire les soldes durant toute la journée.

Dans la matinée, nous décidâmes de nous diriger vers une boutique de chaussures où nous croisâmes deux filles à la chevelure dorée hystériques, comme rendues folles par une paire de chaussures. Cela semblait être la dernière puisque toutes deux tenaient un bout de l'un des escarpins sans jamais vouloir le lâcher. On aurait dit que ces deux filles se disputaient leur ration de nourriture mensuelle, et ce spectacle était désolant.

Lassés, nous partîmes et allâmes dans une boutique de cosmétiques où une foule dense se pressait de tous côtés, semblable à celle qui pouvait se former lors d'un concert bondé.

Le tout constituait une nuisance sonore à peine supportable : entre les hurlements des clientes, les enfants surexcités par leurs nouveaux jouets... Et, au milieu de toute cette effervescence, les vendeurs dont la fonction importait peu en ce jour de guerre. Près de la caisse, je pus apercevoir une file d'attente plus longue que le magasin lui-même.

Cet amas de gens était oppressant au possible, tout juste réel. Suffoquant presque, j'entraînai mes amis vers la sortie qui m'apparaissait comme un exutoire à toute cette folie !

Nous mangeâmes dans un restaurant depuis lequel on pouvait observer les clients se presser contre les vitrines telles des fourmis amassées devant une même miette de pain. Ces gens me faisaient l'effet de bons et loyaux soldats partis à la guerre dans l'unique but de servir un ordre illogique et implicite qui leur coûterait la vie mais dont ils étaient fiers.

Après le déjeuner, nous tentâmes de nous rendre dans une boutique de prêt à porter masculin. Cette dernière s'avéra aussi bondée que les autres. Même les femmes s'accrochaient pour savoir laquelle allait pouvoir acheter le caleçon bleu à pois taille quarante à son mari !

Encore une fois, l'arrivée dans la fourmilière fut rude pour nous et nous ne pûmes qu'observer, impuissants, l'effervescence démesurée, la course à la meilleure affaire déformer les visages, rendre hideuses les expressions de certains, comme aimantés par ces objets qui, une semaine auparavant, ne trouvaient guère d'acheteur.

Bientôt, nous sortîmes afin de nous rendre dans un ultime magasin de bibelots, où là encore, pas un pas ne pouvait être fait sans heurter l'épaule de celui d'à côté...

Finalement, l'un de mes amis décréta qu'il serait plus sage de rentrer, ce que tout le monde accepta. Malheureusement, je ne pus m'empêcher de remarquer, en rebroussant chemin, que la boutique d'affaires d'occasion où les prix défiaient toute concurrence, soldes ou pas, était déplorablement déserte...

Au bout du compte, aucun de mes amis ou de moi n'avait pu acheter quelque chose, trop occupé, sans doute, à observer le champ de bataille dans lequel nous nous trouvions. Nous n'avions pu que regarder tristement les gens se pousser ou se quereller pour acquérir, encore et toujours, quelque chose que tout le monde convoitait. Chacun pensait que l'herbe était plus verte de l'autre côté de la barrière et aucun ne songeait à apprécier... Ils étaient trop appâtés sûrement par la nouveauté.

Trop peu intelligents, peut-être, pour s'apercevoir qu'ils ne possédaient pas ce qu'ils pensaient avoir : la possibilité de décider sans être influencés.